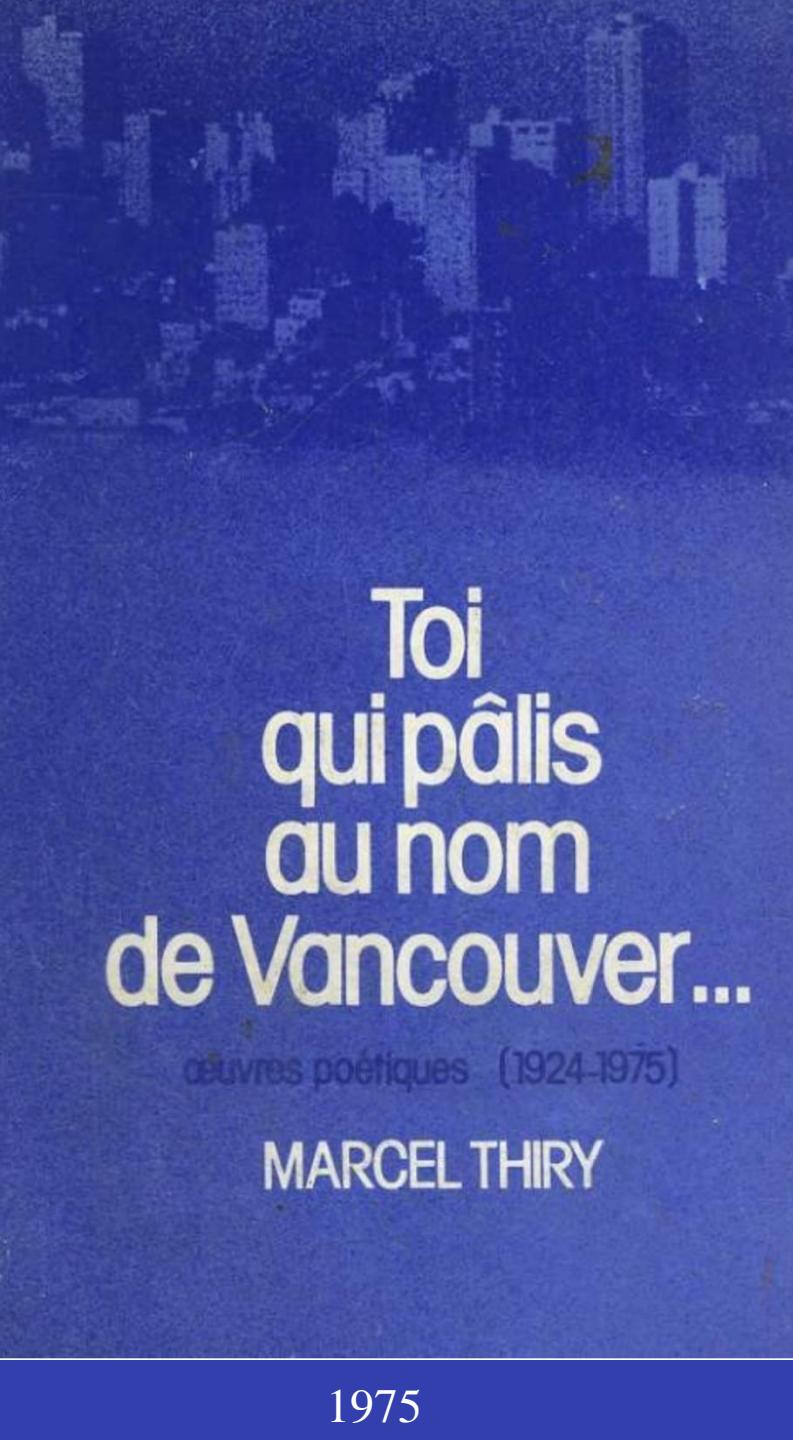


Marcel Thiry
(Charleroi, 1897 - Vaux-sous-Chèvremont, 1977)

Marcel Thiry,
poète alter-
moderne ?



Toi qui pâlis au nom de Vancouver...

œuvres poétiques (1924-1975)

MARCEL THIRY

1975



TOI QUI PÂLIS AU NOM DE VANCOUVER

MARCEL THIRY

1924

Toi qui pâlis au nom de Vancouver,
Tu n'as pourtant fait qu'un banal voyage ;
Tu n'as pas vu la Croix du Sud, le vert
Des perroquets ni le soleil sauvage.

Tu t'embarquas à bord de maint steamer,
Nul sous-marin ne t'a voulu naufrage ;
Sans grand éclat tu servis sous Stürmer,
Pour déserter tu fus toujours trop sage.

Mais qu'il suffise à ton retour chagrin
D'avoir été ce soldat pérégrin
Sur le trottoir des villes inconnues,

Et seul, un soir, dans un bar de Broadway,
D'avoir aimé les grâces Greenaway
D'une Allemande aux mains savamment nues.

Toi qui pâlis au nom de Vancouver, 1924



K.C



K.C

'Nobody asked you, Sir,' she said

Toi qui pâlis au nom de Vancouver,
Tu n'as pourtant fait qu'un banal voyage ;
Tu n'as pas vu la Croix du Sud, le vert
Des perroquets ni le soleil sauvage.

Tu t'embarquas à bord de maint steamer,
Nul sous-marin ne t'a voulu naufrage ;
Sans grand éclat tu servis sous Stürmer,
Pour déserter tu fus toujours trop sage.

Mais qu'il suffise à ton retour chagrin
D'avoir été ce soldat pérégrin
Sur le trottoir des villes inconnues,

Et seul, un soir, dans un bar de Broadway,
D'avoir aimé les grâces Greenaway
D'une Allemande aux mains savamment nues.

Toi qui pâlis au nom de Vancouver, 1924



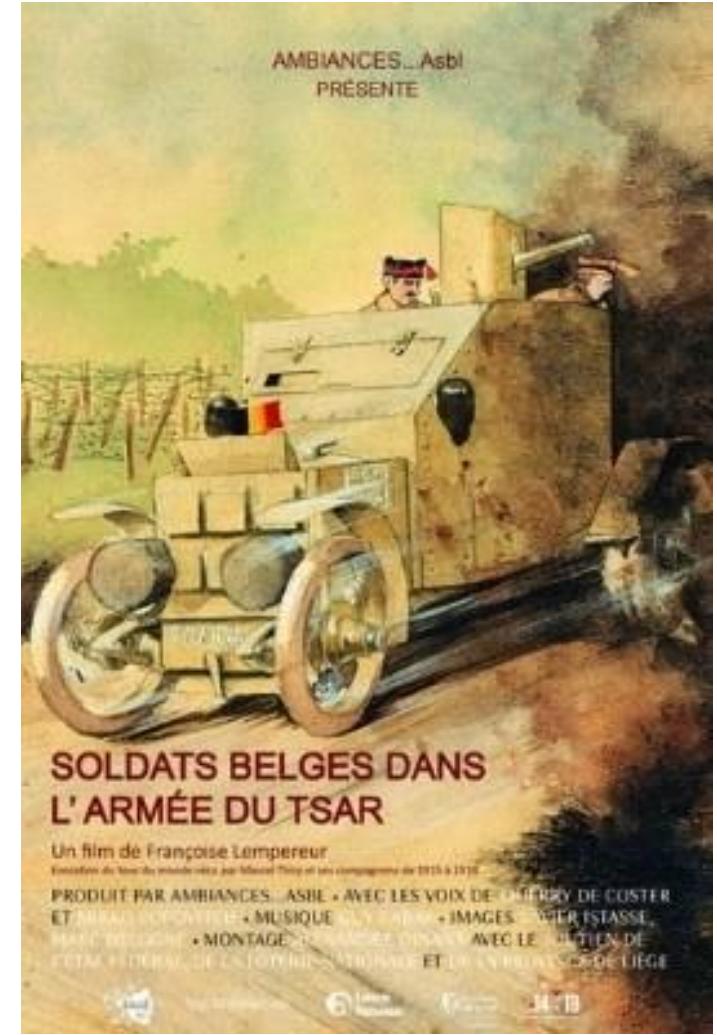
Livret militaire de Marcel Thiry — 1916



Marcel Thiry (à droite) et son frère Oscar, au Front russe, en 1916.



Autocanon belge en Russie



Film de Françoise Lempereur, 2018



Toi qui pâlis au nom de Vancouver,
Tu n'as pourtant fait qu'un banal voyage ;
Tu n'as pas vu la Croix du Sud, le vert
Des perroquets ni le soleil sauvage.

Tu t'embarquas à bord de maint steamer,
Nul sous-marin ne t'a voulu naufrage ;
Sans grand éclat tu servis sous Stürmer,
Pour déserter tu fus toujours trop sage.

Mais qu'il suffise à ton retour chagrin
D'avoir été ce soldat pérégrin
Sur le trottoir des villes inconnues,

Et seul, un soir, dans un bar de Broadway,
D'avoir aimé les grâces Greenaway
D'une Allemande aux mains savamment nues.

Toi qui pâlis au nom de Vancouver, 1924

Lise Thiry (1921-2014)



Marcel THIRY

de l'Académie royale de langue et de littérature françaises

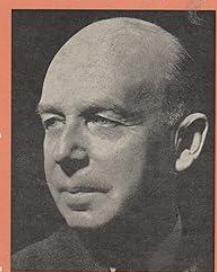
Hitler *n'est pas "jeune"*

1940

AMITIÉS FRANÇAISES DES JEUNES



Affiche électorale du Rassemblement wallon (1968 ?)

**BIBLIOGRAPHIE**

1964

LE COEUR ET LES SENS, poèmes, (1919). Liège, Printing C°, s.d. Bandeau de Jours.

SOLDATS BELGES A L'ARMEE RUSSE, en collaboration avec Oscar Thiry, carnet de campagne d'une auto blindée en Galicie, Liège, printing C°, 1919. 4 photographies hors texte. - Liège, Thone, 1923, texte revu, 16 ph. hors texte.

VOIR GRAND, quelques idées sur l'alliance française, (1921), Liège, Thone, s.d.

LE GOUT DU MALHEUR, roman, Bruxelles, Renaissance d'Occident, s.d.

TOI QUI PALIS AU NOM DE VANCOUVER, poèmes, (1924). Liège, Thone, s.d.

PLONGEANTES PROUES, poèmes, Liège, Thone, 1925.

PASSAGE A KIEV, récit, Bruxelles, Revue Générale, 1927.

L'ENFANT PRODIGUE, poèmes, Liège, Thone, 1927.

STATUE DE LA FATIGUE, poèmes, Liège, Union Liégeoise du Livre et de l'Estampe, 1934; frontispice de G. Minne. - Liège, Le Balancier, 1934; frontispice de Mambour.

TROIS PROSES EN VERS, poèmes, Liège, Imprimerie des militaires mutilés et invalides de la guerre, 1934.

MARCHANDS, nouvelles, Liège, Le Balancier, 1936.

LA MER DE LA TRANQUILLITE, poèmes, (1938), Liège, Thone, sans date.

LA MEUSE FRANÇAISE BELGE HOLLANDAISE, Paris, Editions de Gigond, 1939. Photographies.

POEMES CHOISIS, Bruxelles, Cahier du Journal des Poètes, 1939.

HITLER N'EST PAS JEUNE, Liège, (1940), Amitiés Francaises des jeunes, sans date.

ECHEC AU TEMPS, roman, Paris, Editions Nouvelle France, 1945. - Bruxelles, Renaissance du Livre, 1962. « Remarque » de Roger Caillou.

DISCOURS DE RECEPTION A L'ACADEMIE ROYALE DE LITTERATURE, Bulletin de l'Académie, 1945.

LA BELGIQUE PENDANT LA GUERRE, Paris, Hachette, 1947.

SUR « CRIMEN AMORIS », Bruxelles, « Empreintes », 1947.

NEUTRALITE MERE DE LA PAGAILLE, Sans lieu ni date. (Bruxelles 1948).

LE CONCERTO POUR ANNE QUEUR, Paris, France Illustration, 1949.

AGES, poèmes, Sans lieu, (Lyon), Les Ecrivains Réunis, (A. Henneuse, éditeur), 1950.

L'IMPARFAIT EN POESIE, Bruxelles, Bulletin de l'Academie Royale de Langue et de Littérature françaises, 1950.

JACQUES ET JEAN-JACQUES, Casanova, Rousseau et la fonction littéraire, Bruxelles, Bulletin de l'Academie Royale de Langue et de Littérature françaises, 1951.

ANABASE PLATANE, poème avec commentaire de B. Braun, Bruxelles, Théâtre à part du « Journal du Mois », 1952.

JUSTE OU LA QUÊTE D'HELENE, roman, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1953.

TROIS LONGS REGRETS DU LIS DES CHAMPS, poèmes, Liège, Éditions de la Flûte Fauvette, s.d. (1955).

SECONDE METIER, Bruxelles, Bulletin de l'Academie Royale de Langue et de Littérature françaises, 1957.

UNINE A PENSER DES CHOSES TRISTES, poèmes, Lyon, Les Ecrivains Réunis (A. Henneuse, éditeur), 1957.

POESIE 1924-1957, (1957), Paris, Editions Universitaires, sans date.

ETIENNE HENAUX, Bruxelles, Bulletin de l'Academie Royale de Langue et de Littérature françaises, 1958.

COMME SI, roman, Anvers - Bruxelles, Editions « Le Monde du Livre », 1959.

NOUVELLES DU GRAND POSSIBLE, sans lieu (Liège), Les Lettres Belges 1960, Préface de Robert Vivier.

LETTRE AUX JEUNES WALLONS pour une opposition wallonne, Liège, Thone, « Documents Wallons », 1960.

VIE POESIE, poèmes, Aalter, André de Rache, 1961.

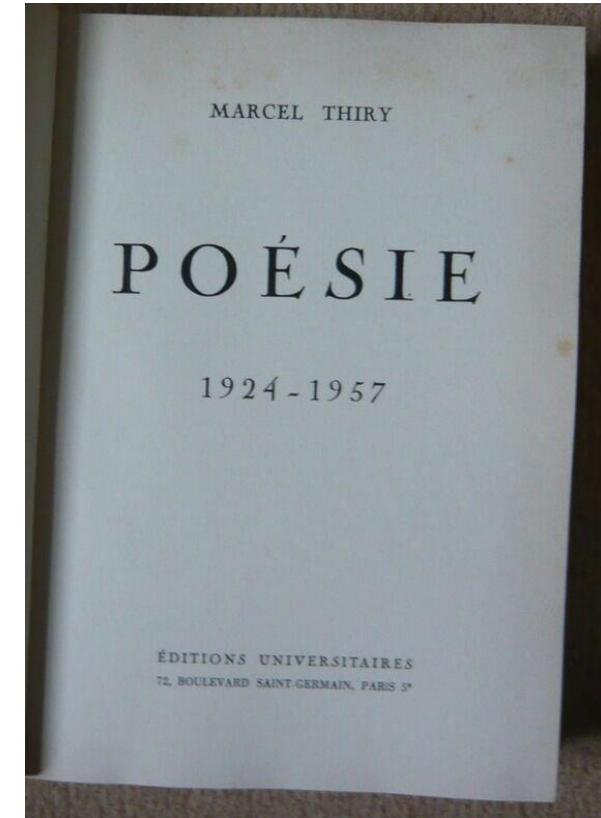
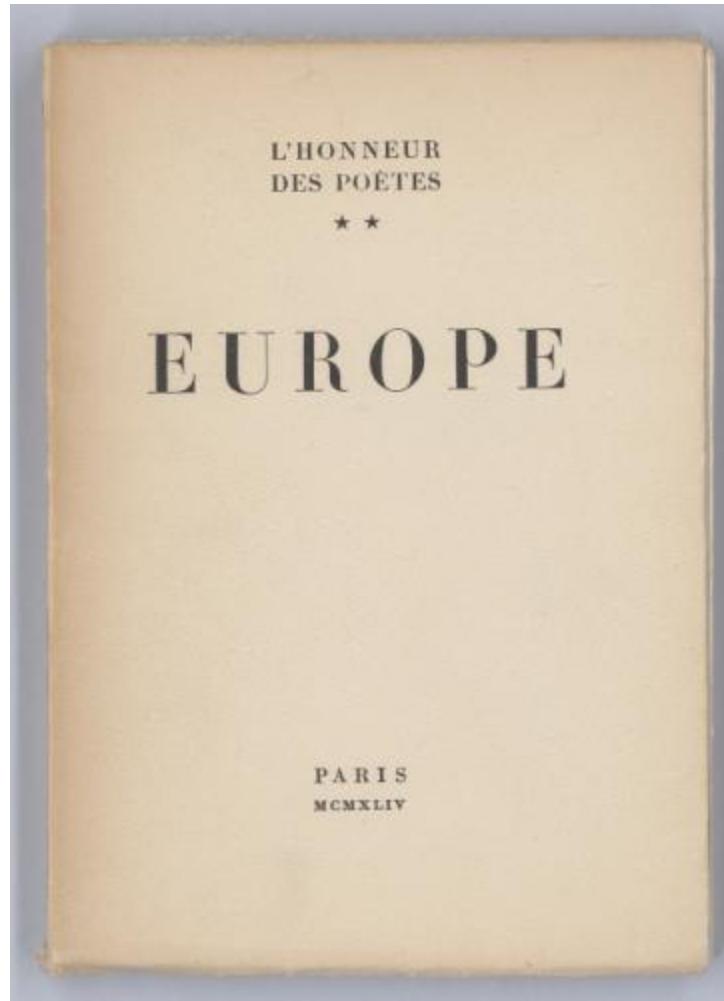
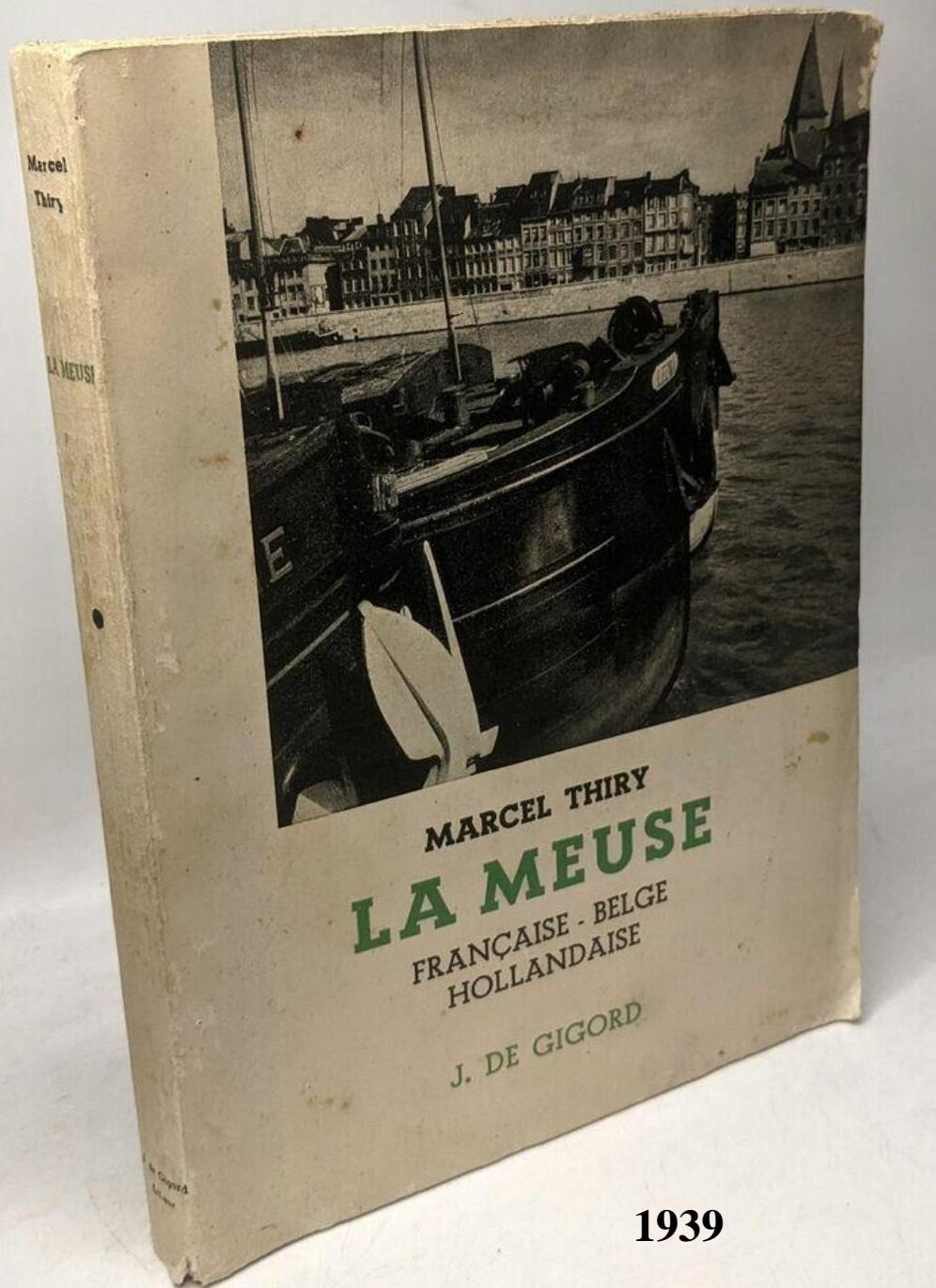
VOIE-LACTEE, romance, Aalter, André de Rache, 1961.

EXPERIENCES POETIQUES, Théâtre à part, à 25 exemplaires, de la revue « Marches Romanes », 1962.

LES TEMOINS DE VALMY, Sans lieu ni date (Bruxelles 1962).

LE PISTIN D'ATTENTE, poèmes, Bruxelles, André de Rache, 1963.

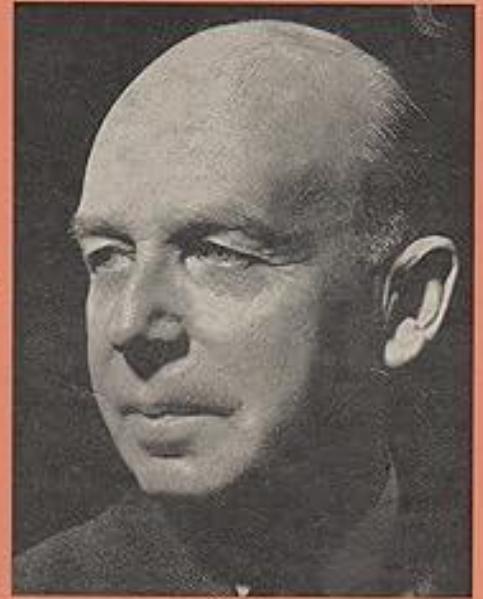
SIMUL ET AUTRES CAS, nouvelles, Bruxelles, Editions du Large, 1963.



1957

1944. Publié par Éluard, contient quatre poèmes de Thiry sous le pseudonyme d'Alain de Meuse

poètes d'aujourd'hui.



MARCEL
THIRY

PAR
ROGER
BODART

*
PIERRE
SEGHERS
ÉDITEUR

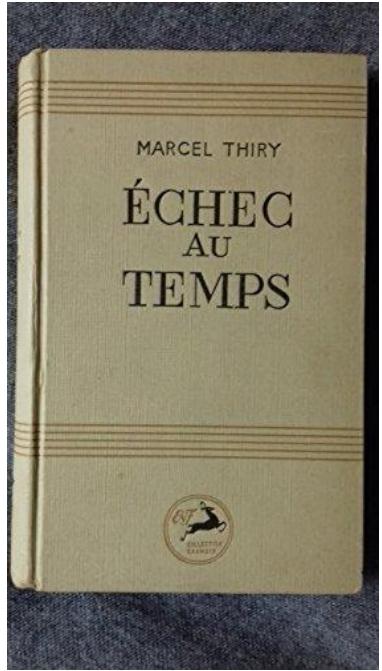
1964

Toi
qui pâlis
au nom
de Vancouver...

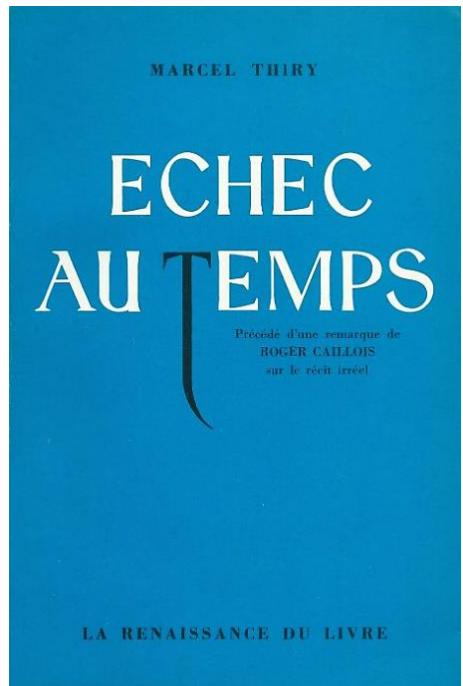
œuvres poétiques (1924-1975)

MARCEL THIRY

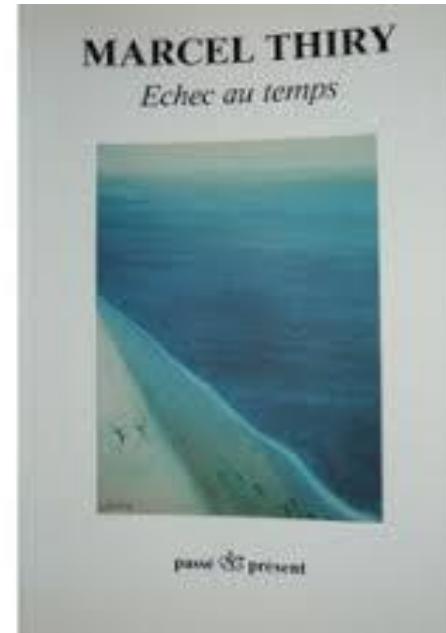
1975



1945, Paris



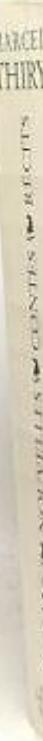
1962, Bruxelles



1986, Bruxelles

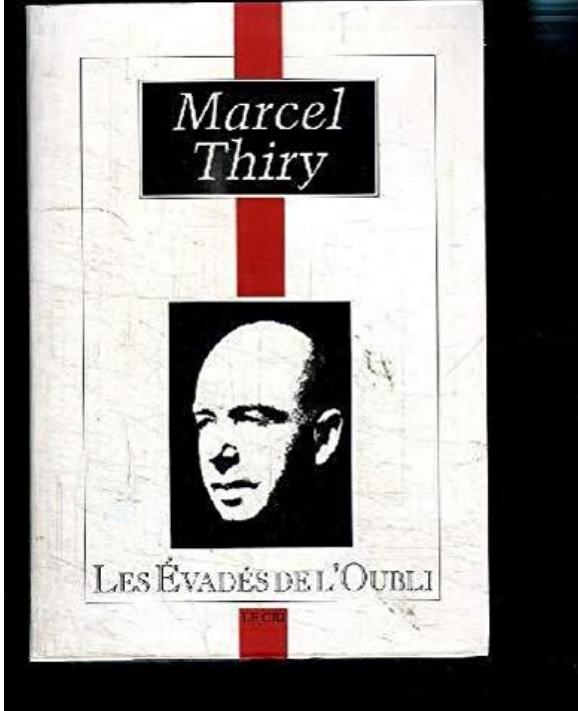


2013, Bruxelles



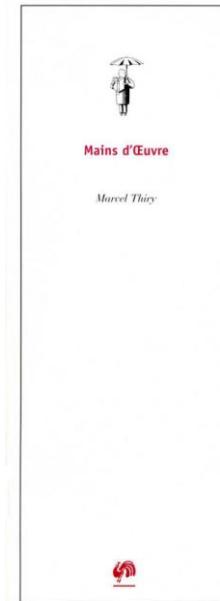
1981

1987



*Comme si. Voie lactée. Nondum
jam non*, Bruxelles, Le Cri, 1993

1999



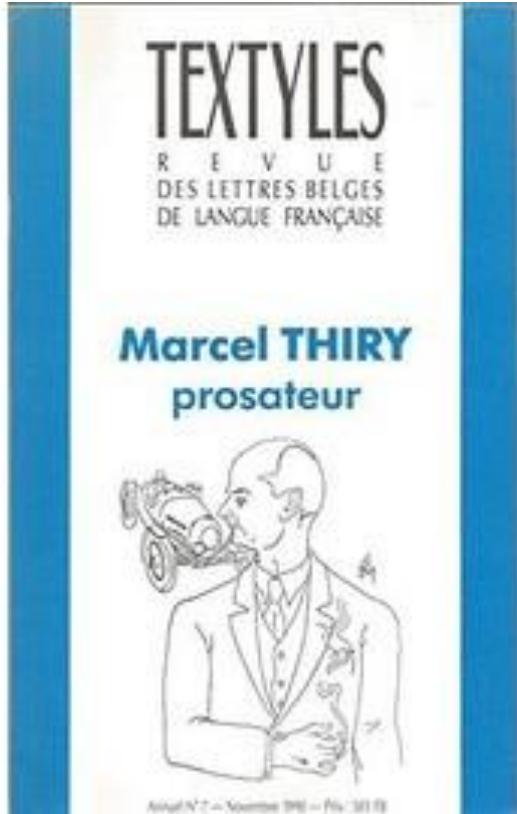
2015



Marcel Thiry

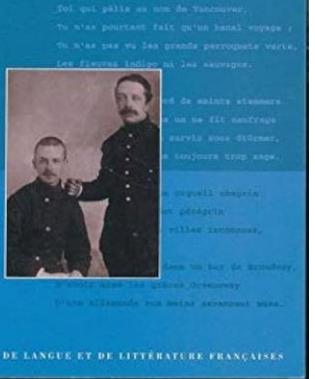
Nouvelles du
Grand Possible
et autres récits

nouvelles

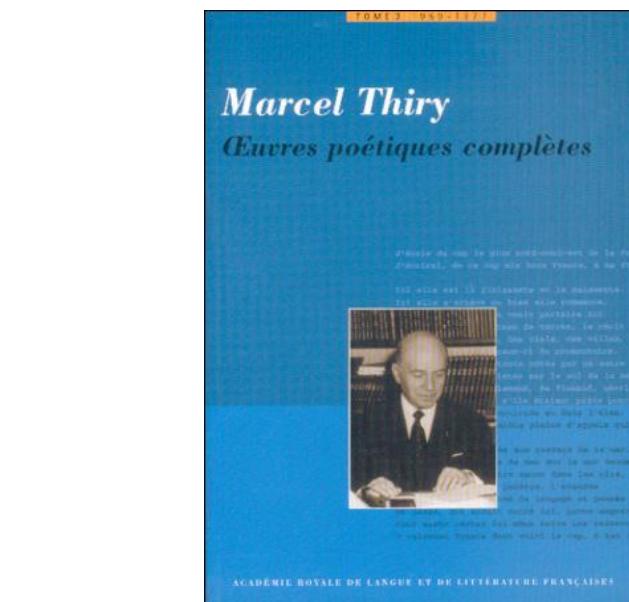
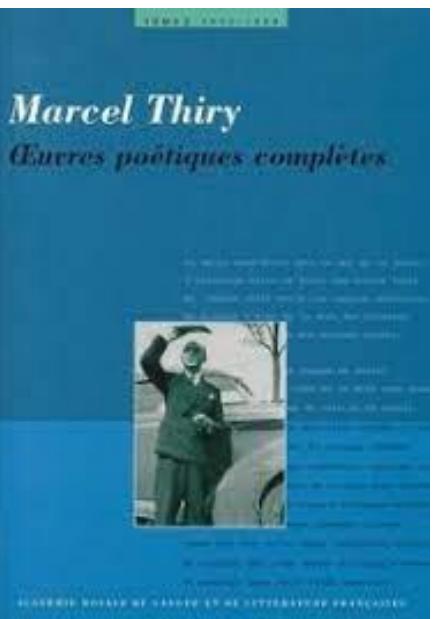


1990

Marcel Thiry
Oeuvres poétiques complètes



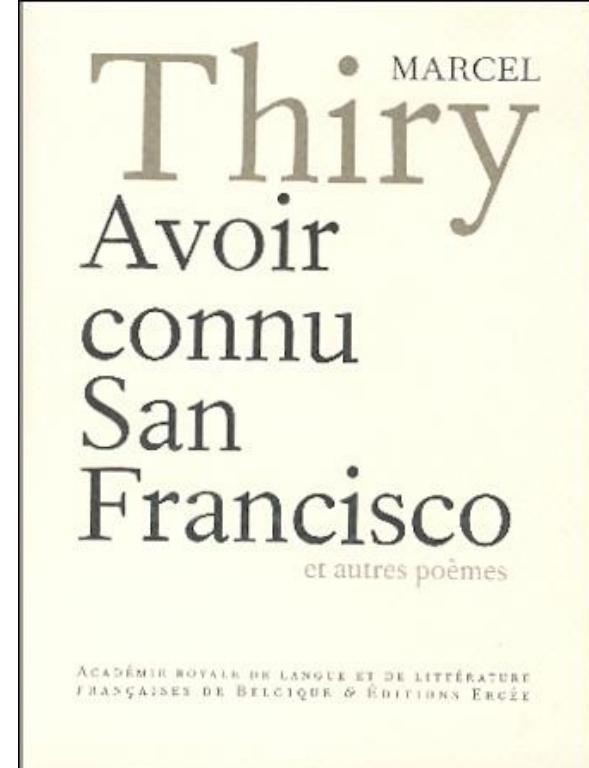
ACADEMIE ROYALE DE LANGUE ET DE LITTERATURE FRANCAISES



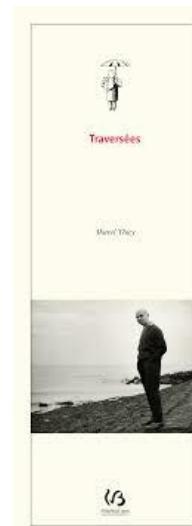
1997



2000



2008



2024



Chaudfontaine



Vaux-sous-Chèvremont



Woluwe-Saint-Lambert



Liège vers Cointe

MARCEL THIRY

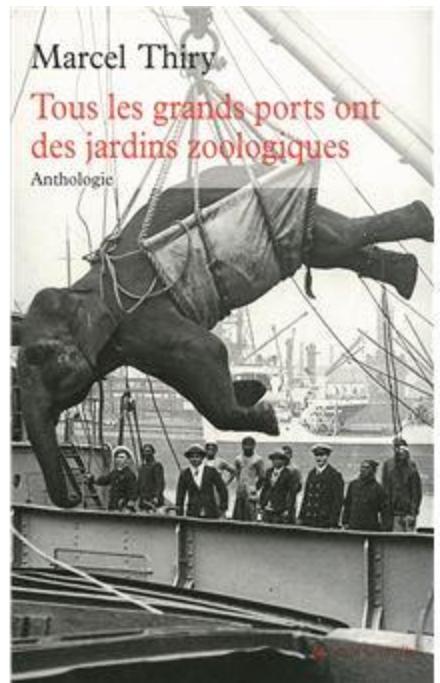
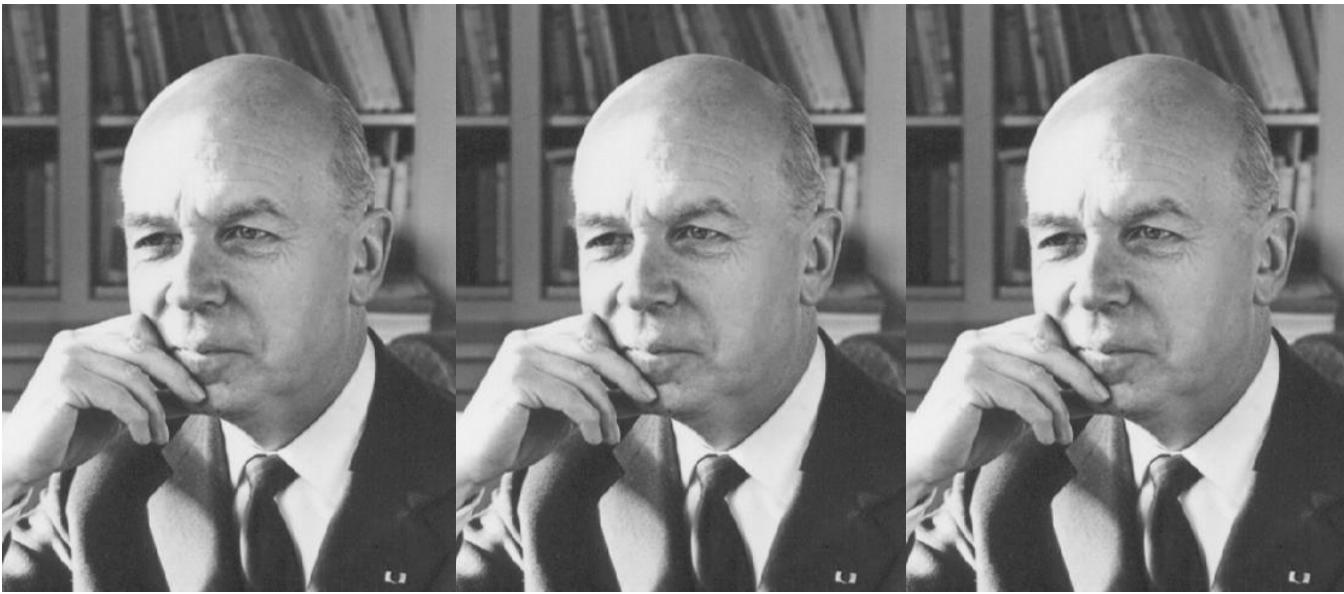


Table ronde, 2011

Anthologie
de la poésie française
du XX^e siècle

*

Préface de Claude Roy
Édition de Michel Décaudin



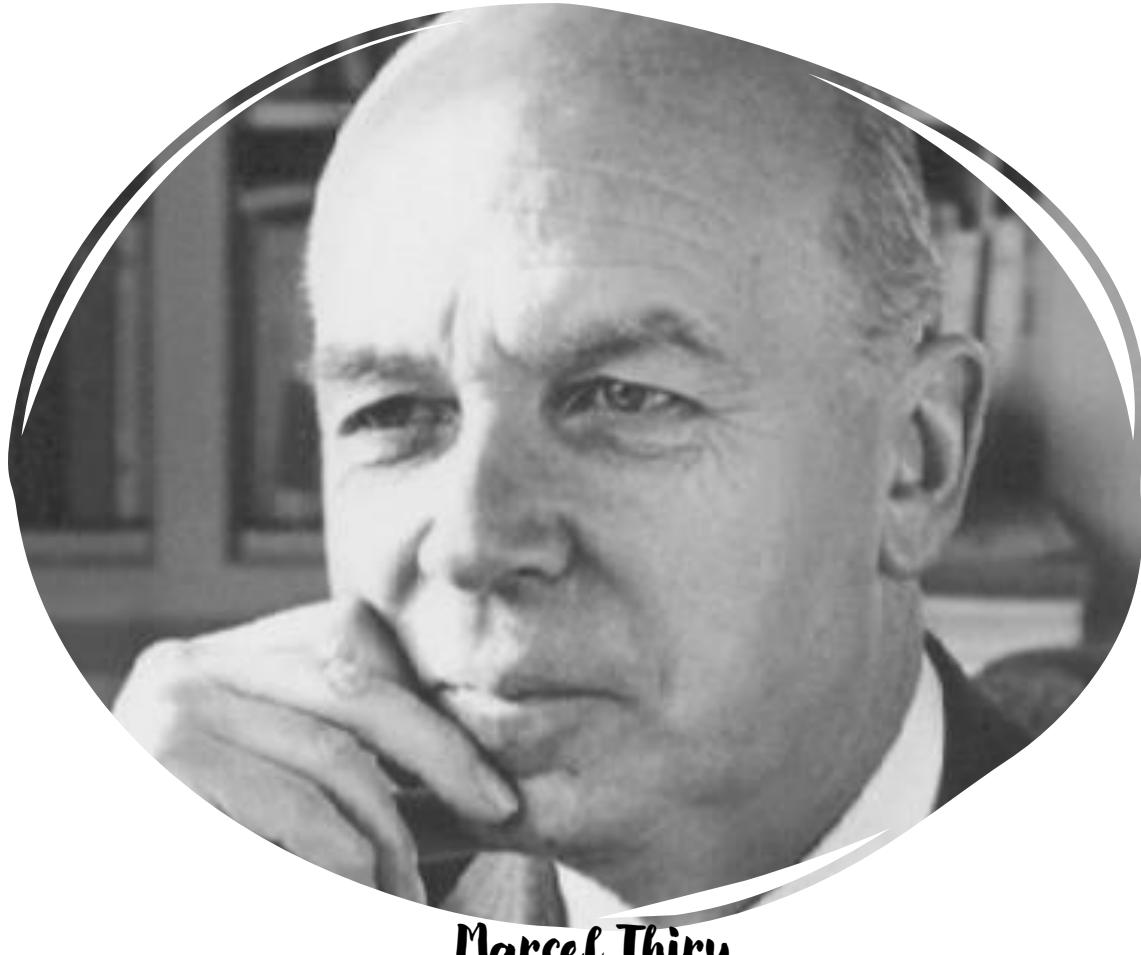
nrf

Poésie/Gallimard

nrf

Poésie/Gallimard

2000



Marcel Thiry

(Charleroi, 1897 - Vaux-sous-Chèvremont, 1977)

Marcel Thiry,
poète alter-
moderne ?



Paul Éluard (1895-1952)



André Breton (1896-1966)



Tristan Tzara (1896-1963)



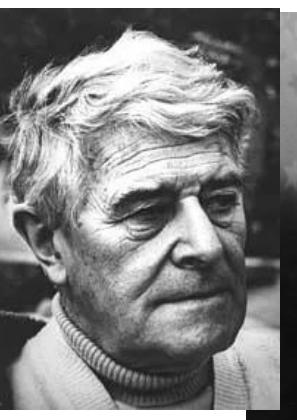
Philippe Soupault
(1897-1990)



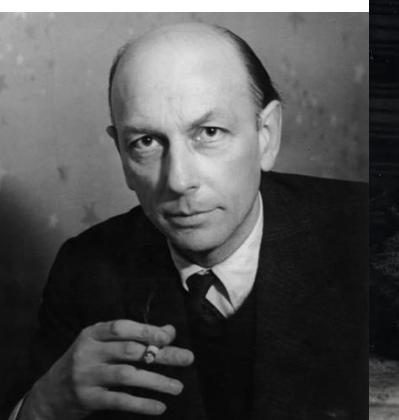
Louis Aragon
(1897-1982)



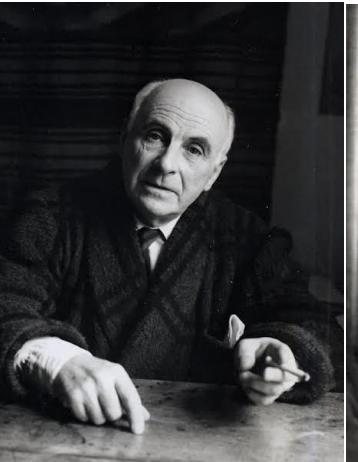
Marcel Thiry
(1897-1977)



Norge
(1898-1990)



Henri Michaux
(1899-1984)



Francis Ponge
(1899-1988)



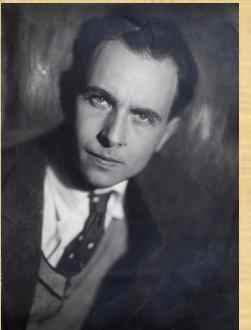
Robert Desnos
(1900-1945)



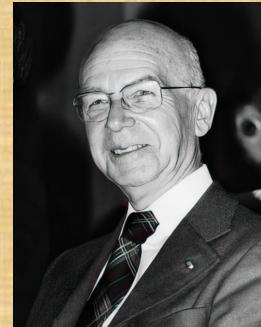
Raymond
Queneau
(1903-1976)



René Char
(1907-1988)



Louis Aragon
(1897-1982)



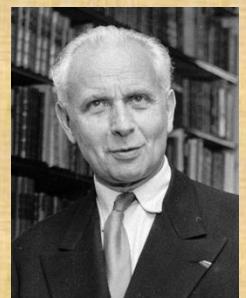
Marcel Thiry
(1897-1977)

Moderne

Classique



Marcel Thiry
(1897-1977)



Louis Aragon
(1897-1982)

Roger Bodart dans « Poètes d'aujourd'hui » chez Seghers, 1964 :

Le poète d'aujourd'hui qu'écoûrent les abus du « lyrisme » d'hier se livre, depuis un demi-siècle, à un immense et raisonnable dérèglement du sens poétique. Il ne découvre plus la poésie que dans l'anti-poésie [...]. On en vient ainsi à se poser, à propos de la poésie thyrienne, cette question : une poésie poétique est-elle encore valable ? [...] Au temps enfin de Jean Genet, de Henri Michaux, et de Samuel Beckett, peut-on être Marcel Thiry ?

Je répondrai oui sans l'ombre d'une hésitation [...]. L'art moderne n'a rien de monolithique, ni de totalitaire : il est prodigieusement pluriel. Il fuse dans toutes les directions. Il se cherche partout, ne se trouve nulle part. [....]

Pour ce qui concerne Thiry, le problème est de savoir si sa voix a quelque chance d'intéresser non seulement notre temps mais plus encore ceux qui viendront. Peu importe Beckett. Ou Char. Ou Queneau. Le même problème se pose pour eux. S'ils se sont imposés par un certain refus, par certaines fureurs iconoclastes, parce qu'ils tournent le dos au charme, rien ne prouve qu'ils aient raison. Ils ont raison *pour eux* peut-être. Ils n'ont pas raison pour tous. Leur offre répond à une demande. Celle de Thiry a une autre.

Le poète Bernard Delvaille dans l'« Introduction » des *Oeuvres poétiques* chez Seghers en 1975 :

Loin des avant-gardes, des modes, des confusions, Marcel Thiry aura traversé son temps, en modulant tous les aspects, sensible plus que tout autre à la modernité mais sans en être esclave, et par-dessus tout attentif à ce que chaque instant a de rare, d'unique, d'exceptionnel, à ce que tout bonheur nourrit en soi de menace.



Certes, Thiry ne fut pas un novateur, mais il eut le mérite de ne pas se fourvoyer en cherchant coûte que coûte à le devenir. [...] [Sa nostalgie] n'empêchera jamais Thiry de participer au *profond aujourd'hui* cher à Blaise Cendrars. [...] Poète et romancier, Marcel Thiry est régulièrement présenté comme un écrivain isolé et inclassable. Lui qui ne cessa d'écrire une poésie à la fois moderne d'inspiration et formellement en marge des modes, échappe aujourd'hui à l'oubli justement parce que sa poésie n'est pas datée.

Karel Logist, « Préface », dans *Traverses*, 2000 p. II et III



Mais la modernité thirienne ne se borne pas à chanter les temps nouveaux. Elle est plus mêlée, plus paradoxale et en cela problématique et porteuse. En fait, elle opère un retour à la source baudelairienne tout en intégrant, sans nécessairement en revendiquer les avancées, l'histoire de la poésie telle qu'elle s'est mise à combattre le romantisme de façon accrue dans la seconde moitié du 19^e siècle. De ce point de vue, Marcel Thiry, résolument en marge des modes et « solitaire », assimile et transforme les diverses composantes de ce qui fait l'histoire de la poésie et, plus largement d'ailleurs, de la littérature.

Jean-Pierre Bertrand, « Lecture », dans *Traverses*, 2000 p. 86

Une manifestation caractéristique de cette vocation de transformer, de ne pas laisser en repos une notion établie, apparaît dans la façon constante dont le poème tend à changer ses propres procédés, sa propre technique. Sa nature est si bien de renouveler l'essence des choses qu'il tâche sans cesse et tout d'abord à se renouveler lui-même. Le poète ne peut, s'il est vraiment poète, souffrir d'employer aujourd'hui exactement le même outil qu'hier. Il faut que chaque fois, fût-ce pour assez peu, un perfectionnement presque artisanal intervienne, tirant parti de la somme des expériences.

Il n'y a pas de forme fixe. Le poète vrai poète, à supposer que toute sa vie il n'écrive que des sonnets, n'en écrira pas deux dont les règles de mesure, le jeu des coupes internes, les valeurs voulues pour la correspondance des sonorités soient les mêmes. Et pareillement que les poèmes dits à forme fixe n'en doivent pas moins s'inventer chaque fois leur formule originale et neuve à peine de n'être plus que les répliques d'un même moule, pareillement les poèmes en vers libre, et si loin qu'aille cette liberté, ont chacun leur loi formelle, d'autant plus exigeante qu'elle en est à sa première et unique épreuve.

Marcel Thiry, *Le Poème et la langue*, 1967

Cinq minutes avec Marcel Thiry

Lauréat de la Province de Liège, Marcel Thiry est venu signer son dernier livre à la librairie Halbart de la place des Carmes. [...]

- Et la poésie moderne ?
- Elle n'existe pas. Il n'y a qu'une poésie. Pourquoi catégoriser ?
- Quel poète représente le mieux notre époque ?
- Robert Vivier, moins connu que Supervielle, bien sûr, mais il est curieux de constater comment ce Liégeois, du modernisme, en est revenu doucement à la poésie classique.

Classique

Moderne

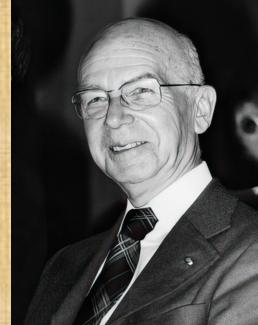


Robert Vivier
(1894-1989)



Marcel Thiry
(1897-1977)

Classique



Marcel Thiry
(1897-1977)

Moderne



Robert Vivier
(1894-1989)



Marcel Thiry

(Charleroi, 1897 - Vaux-sous-Chèvremont, 1977)

Marcel Thiry, poète
alter-moderne ?
En tout cas,
moderne
paradoxal et
partiel !

Caractéristiques de la modernité artistique et littéraire (+/- de 1850 à 1980) :

1. Primat de la forme sur le fond (art abstrait en peinture).
2. Recherche de nouveauté et d'originalité à tout prix.
3. Attirance pour l'expérimentation (l'art conceptuel en peinture, Oulipo, *La Disparition* de Perec, *Exercices de style* de Queneau).
4. Tendance à l'*autotélisme* : l'œuvre parle d'elle-même plus que du monde (exemple : Mallarmé, le principe du *work in progress*).
5. Soupçon porté sur les formes classiques codées comme les règles d'unité au théâtre, la versification régulière en poésie, le système tonal en musique, la rhétorique. Ces formes codées sont vécues comme un carcan.
6. Ce soupçon sur les formes classiques codées est justifié dans la mesure où celles-ci correspondaient, philosophiquement, à une conception fermée de l'individu – alors que l'individu pour les modernes est divisé (exemples : les personnages sans nom du nouveau roman (Sarraute), Joseph K. de Kafka, « Je est un autre » de Rimbaud...).
7. Concept prime sur le savoir-faire (exemple : art conceptuel, l'urinoir de Duchamp, le pop art de Warhol, *La Disparition* de Perec).
8. Besoin de théorie accompagnant la création (exemples : manifestes du surréalisme, écrits de Kandinsky, *Pour un nouveau roman* de Robbe-Grillet, Tel Quel...).
9. Tendance à former des groupes autour d'une idée commune de l'art (les avant-gardes, le symbolisme, le surréalisme, le futurisme, l'Oulipo, le nouveau roman, Tel Quel, Cobra...).
10. Tendance à la déconstruction (déconstruction du langage en poésie, du sens en littérature : poésie hermétique de Mallarmé et obscure de Rimbaud ou des surréalistes, à la fois hermétique et obscure de Denis Roche et de ses contemporains, *H* de Sollers).
11. Rejet des conventions et des critères habituels du grand public (la figuration en peinture, la mélodie en musique (Schoenberg, Boulez), la versification et le lyrisme en poésie, le message, le récit, le personnage, la ponctuation, la psychologie dans le roman).
12. Recherche de l'essence de chaque art (les couleurs et les formes en peinture, les mots en littérature, les sons en musique), qui débouche souvent sur la négation même de l'art, sur le vertige du néant (Mallarmé : « En creusant le vers, j'ai rencontré le Néant », le tableau « Carré blanc sur fond blanc » de Malevitch, les « 4'33 » de silence au piano de John Cage...).
13. Rejet de l'idée d'une beauté intemporelle et éternelle (Baudelaire) et foi dans le progrès de l'art (telle forme est « dépassée »).
14. Là où le contenu est clair, préférence marquée pour les sujets contemporains, la peinture du monde actuel, le présent et non le passé. Valorisation des sujets *a priori* insignifiants et prosaïques (« Le cageot » de Ponge en poésie)
15. Accélération du principe de l'opposition entre les mouvements et les générations. Les modernes s'opposent à
 - a. l'art académique ou classique
 - b. l'art commercial
 - c. la génération moderne précédenteC'est la logique du comble.

Caractéristiques de la modernité artistique et littéraire (+/- de 1850 à 1980) :

1. **Primat de la forme sur le fond (art abstrait en peinture).**
2. **Recherche de nouveauté et d'originalité à tout prix.**
3. Attirance pour l'expérimentation (l'art conceptuel en peinture, Oulipo, *La Disparition* de Perec, *Exercices de style* de Queneau).
4. Tendance à l'*autotélisme* : l'œuvre parle d'elle-même plus que du monde (exemple : Mallarmé, le principe du *work in progress*).
5. **Soupçon porté sur les formes classiques codées** comme les règles d'unité au théâtre, **la versification régulière en poésie**, le système tonal en musique, la rhétorique. Ces formes codées sont vécues comme un carcan.
6. Ce soupçon sur les formes classiques codées est justifié dans la mesure où celles-ci correspondaient, philosophiquement, à une conception fermée de l'individu – alors que l'individu pour les modernes est divisé (exemples : les personnages sans nom du nouveau roman (Sarraute), Joseph K. de Kafka, « Je est un autre » de Rimbaud...).
7. Concept prime sur le savoir-faire (exemple : art conceptuel, l'urinoir de Duchamp, le pop art de Warhol, *La Disparition* de Perec).
8. Besoin de théorie accompagnant la création (exemples : manifestes du surréalisme, écrits de Kandinsky, *Pour un nouveau roman* de Robbe-Grillet, Tel Quel...).
9. Tendance à former des groupes autour d'une idée commune de l'art (les avant-gardes, le symbolisme, le surréalisme, le futurisme, l'Oulipo, le nouveau roman, Tel Quel, Cobra...).
10. **Tendance à la déconstruction (déconstruction du langage en poésie, du sens en littérature : poésie hermétique de Mallarmé et obscure de Rimbaud ou des surrealistes, à la fois hermétique et obscure de Denis Roche et de ses contemporains, *H* de Sollers).**
11. Rejet des conventions et des critères habituels du grand public (la figuration en peinture, la mélodie en musique (Schoenberg, Boulez), la versification et le lyrisme en poésie, le message, le récit, le personnage, la ponctuation, la psychologie dans le roman).
12. Recherche de l'essence de chaque art (les couleurs et les formes en peinture, les mots en littérature, les sons en musique), qui débouche souvent sur la négation même de l'art, sur le vertige du néant (Mallarmé : « En creusant le vers, j'ai rencontré le Néant », le tableau « Carré blanc sur fond blanc » de Malevitch, les « 4'33 » de silence au piano de John Cage...).
13. Rejet de l'idée d'une beauté intemporelle et éternelle (Baudelaire) et foi dans le progrès de l'art (telle forme est « dépassée »).
14. **Là où le contenu est clair, préférence marquée pour les sujets contemporains, la peinture du monde actuel, le présent et non le passé. Valorisation des sujets *a priori* insignifiants et prosaïques (« Le cageot » de Ponge en poésie)**
15. **Accélération du principe de l'opposition entre les mouvements et les générations** Les modernes s'opposent à
 - a. l'art académique ou classique
 - b. l'art commercial
 - c. la génération moderne précédenteC'est la logique du comble.

Toi qui pâlis au nom de Vancouver,
Tu n'as pourtant fait qu'un banal voyage ;
Tu n'as pas vu la Croix du Sud, le vert
Des perroquets ni le soleil sauvage.

Tu t'embarquas à bord de maint steamer,
Nul sous-marin ne t'a voulu naufrage ;
Sans grand éclat tu servis sous Stürmer,
Pour déserter tu fus toujours trop sage.

Mais qu'il suffise à ton retour chagrin
D'avoir été ce soldat pérégrin
Sur le trottoir des villes inconnues,

Et seul, un soir, dans un bar de Broadway,
D'avoir aimé les grâces Greenaway
D'une Allemande aux mains savamment nues.

Toi qui pâlis au nom de Vancouver, 1924

Quand en avril dix-huit, en gare de Kharbine,
Tu dormais un sommeil plein des chocs des wagons
Quand l'ictère et sa neuve esthétique citrine
Jaunissaient aigrement tes méditations,
Quand Tarnopol était Ectabane et Gomorrhe,
Et quand, ayant tiré au sort ta faction,
Tu regardais bleuir pour toi toute l'aurore...

(Toi qui pâlis au nom de Vancouver, 1924)

Quand

Quand notre plainte aura limé la loi,
Quand nous aurons assez tordu nos mains,
Quand notre front heurtant le barreau froid
Aura sonné demains et lendemains

(Qui sommes-nous ? Les esclaves marrons
Dans la forêt sans Paul ni Virginie ;
Fouillons encor, traçons encor des ronds,
La chasse des grands chiens n'est pas finie)

Quand nous serons pardonnés par les chiens
Et quand peut-être, ayant brouillé la piste,
Nous dormirons à deux et sans liens
Sous le clément bercement d'un palmiste...

Statue de la fatigue, 1934

Balance

J'aime en raison de toi le peuple des tramways
Qui rachète en vivant ta faute d'être belle ;
L'employé hâve, et les enfants aux écrouelles,
Je les aime pour l'injustice que tu es.

Pour faire de plus loin l'acte de t'adorer,
Je prends passage à bord des cahotantes arches
Qui roulent, par les faubourgs pauvres jusqu'aux marches
Sans joie où seul un cinéma est éclairé.

Je me joins dans l'odeur de l'atelier quitté
Aux esclaves qu'il faut parce que tu es libre,
Et je connais l'orgueil de te faire équilibre
Et d'être uni à toi par une iniquité.

Car c'est l'heure où ta bleue et coupable voiture
Sort, vitres et beaux cuirs baissés, par les quartiers
De jardins, de silence et d'asphaltes altiers
Jusqu'aux bois frais qui te font fermer ta fourrure ;
La vitesse est un fluide asservi que ton pied
Dispense et dont la source auguste est dans tes hanches ;
Et quand la route incline au cœur vert du hallier
Tu ralentis pour toucher de la main les branches.

Statue de la fatigue (1934)

Balance

J'aime en raison de toi / le peuple des tramways
Qui rachète en vivant / ta faute d'être belle ;
L'employé hâve, et les / enfants aux écrouelles,
Je les aime pour l'in / justice que tu es.

Pour faire de plus loin / l'acte de t'adorer,
Je prends passage à bord / des cahotantes arches
Qui roulent, par les fau / bourgs pauvres jusqu'aux marches
Sans joie où seul un cinéma est éclairé.

Je me joins dans l'odeur / de l'atelier quitté
Aux esclaves qu'il faut / parce que tu es libre,
Et je connais l'orgueil / de te faire équilibre
Et d'être uni à toi / par une iniquité.

Car c'est l'heure où ta bleue / et coupable voiture
Sort, vitres et beaux cuirs / baissés, par les quartiers
De jardins, de silence / et d'asphaltes altiers
Jusqu'aux bois frais qui te / font fermer ta fourrure ;
La vitesse est un fluide / asservi que ton pied
Dispense et dont la source / auguste est dans tes hanches ;
Et quand la route incline / au cœur vert du hallier
Tu ralentis pour tou. / cher de la main les branches.

Jeune fille la paix

Une Lahn, de sa sœur l’Oise défiancée,
Ignore en bleuissant son cours lent sur les pierres
L’âge où s’entr’aimaient les sœurs simples, les rivières.

L’invalide en capote de gloire passée
Attend l’ondine de la Lahn assis dans l’herbe.

Est-ce devant Pérouse ou dans l’affaire serbe,
Est-ce aux bords criméens qu’il a laissé sa jambe ?
C’est sur l’Oise, aux grands jours tonnants de juin quarante.

Il revient tous les soirs aimer la Lahn et l’Oise.

La Lahn ressemble à l’Oise en sœur un peu sauvage.
L’invalide parmi les mauves et la sauge
Attend la nixe sur la pente du rivage.

Les consoudes, les fleurs des joncs, les iris jaunes
Composent le même air ophélien que sur l’Oise.

Nymphé de Lahn, vas-tu passer sans les entendre
Le cœur de ton amant du soir et des fleurs d’Oise ?

Lahn, ma sœur Lahn, qui ne te sais plus sœur de l’Oise,
N’entends-tu rien venir du retour des autres tendres ?

Jeune fille la paix

Une Lahn, de sa sœur l’Oise défiancée,
Ignore en bleuissant son cours lent sur les pierres
L’âge où s’entr’aimaient les sœurs simples, les rivières.

L’invalide en capote de gloire passée
Attend l’ondine de la Lahn assis dans l’herbe.

Est-ce devant Pérouse ou dans l’affaire serbe,
Est-ce aux bords criméens qu’il a laissé sa jambe ?
C’est sur l’Oise, aux grands jours tonnants de juin quarante.

Il revient tous les soirs aimer la Lahn et l’Oise.

La Lahn ressemble à l’Oise en sœur un peu sauvage.
L’invalide parmi les mauves et la sauge
Attend la nixe sur la pente du rivage.

Les consoudes, les fleurs des joncs, les iris jaunes
Composent le même air ophélien que sur l’Oise.

Nymphé de Lahn, vas-tu passer sans les entendre
Le cœur de ton amant du soir et des fleurs d’Oise ?

Lahn, ma sœur Lahn, qui ne te sais plus sœur de l’Oise,
N’entends-tu rien venir du retour des autres tendres ?

[...]

La poésie de la rue calme
Est accueillante après ce trop long jour
Comme le fut autrefois à telle âme
Tel calme amour.

Ne cherche pas d'autres images
Pour dire le pardon qui descend sur ta vie
Que celle de la rue assagie
Après tant de soleil et de gens en tapage ;

Contente-toi d'aimer comme des frères
Les pavés las, les calmes maisons fatiguées ;
Va, va, ne te fais pas une âme raffinée,
Contente-toi d'aimer les premiers réverbères,
Va, va, ne cherche pas de rime à ton bonheur !

Toi qui pâlis au nom de Vancouver, 1924

Merci fortuite à d'épars moments modulée

II

À Renée Brock

De mon jardin à lucioles
Au vôtre aussi à lucioles,
Par-dessus l'une et puis l'autre vallée,
Ce soir, nous nous entendons bien.

Moi mon chat noir et vous votre grand chien,
Nous promenons notre suite, Renée,
Vous un conte encor vague et moi des vers de rien,
À pas de nuit parmi les lucioles.

Il y a entre nous sur le haut des collines
Des passages muets de phares de voitures.
Nous nous entendons bien sans leur chercher de rime,
Ni au chat noir ni à la luciolée,
Renée.

Le Festin d'attente, 1963



Henrietta Lacks

Sommaire masquer

Début
Biographie

Jeunesse et formation

Famille

Maladie

Diagnostic et
traitement

Controverse

Dans la culture
populaire

Usage des cellules

Hommages

Fondation Henrietta Lacks

Notes et références

Annexes

Bibliographie

Anglophone

Essais

Articles

Francophone

Filmographie

Liens externes

Henrietta Lacks (née **Loretta Pleasant** le **1^{er} août 1920** et morte **4 octobre 1951**) est une femme **afro-américaine** morte d'un **cancer du col de l'utérus** à développement très rapide.

Les cellules tumorales isolées d'une biopsie de sa tumeur sont les premières cellules humaines à avoir pu être cultivées *in vitro* avec succès. La **lignée cellulaire** qui en est issue s'est révélée particulièrement stable et prolifique et a été utilisée sous le nom de « **HeLa** » dans les laboratoires de recherche du monde entier. Les cellules HeLa ont permis en particulier la mise au point du vaccin contre la **poliomérite** et une meilleure connaissance des tumeurs et des virus, ainsi que des avancées comme le **clonage** ou la **thérapie génique**. Bien que des informations à propos des origines des cellules HeLa étaient connues des chercheurs après 1970, la famille Lacks n'a pas été mise au courant de l'existence de ces cellules avant 1975. La connaissance de la provenance génétique de la lignée cellulaire étant devenue publique, son utilisation pour la recherche médicale et à des fins commerciales continue de susciter des inquiétudes quant à la vie privée et aux droits des patients.

Biographie

[\[modifier \]](#)
[\[modifier le code \]](#)

Jeunesse et formation

[\[modifier \]](#)
[\[modifier le code \]](#)

Henrietta Lacks est née (sous le nom **Loretta Pleasant**) le **1^{er} août 1920** à **Roanoke** (**Virginie**)^{1,2} d'**Eliza Pleasant** (née **Lacks**) (1886-1924) et **John « Johnny » Randall Pleasant** (1881-1969). On se souvient d'elle comme ayant des yeux noisette, une petite taille, chaussant du 37 et toujours portant une robe impeccablement plissée.

Lire
Modifier
Modifier le code
Voir l'historique
Outils

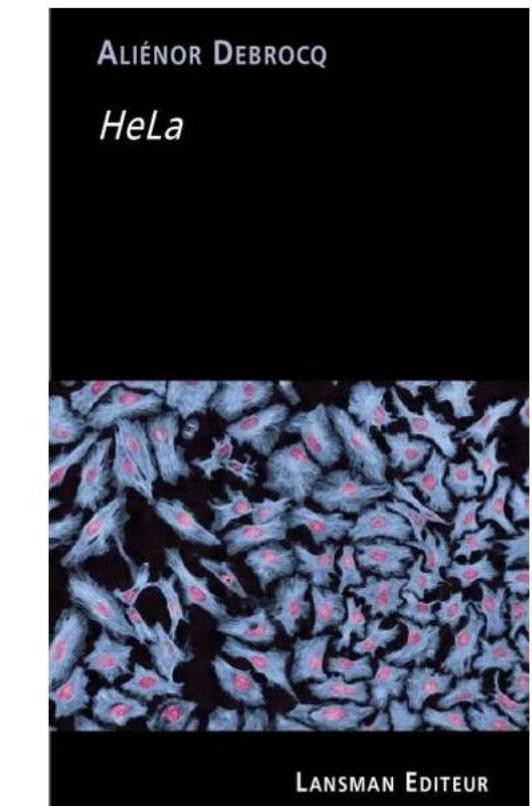
36 langues

Henrietta Lacks



Biographie

Naissance	1 ^{er} août 1920
	Roanoke
Décès	4 octobre 1951 (à 31 ans)
	Baltimore (Maryland, États-Unis)
Sépulture	Clover (en)

**ALIÉNOR DEBROCQ*****HeLa*****LANSMAN ÉDITEUR**

Prose des cellules He La

ARGUMENT

En 1948, un professeur américain, le docteur Gey, réussit à établir une lignée de cultures à partir de cellules cancéreuses prélevées sur une malade noire, Helen Lane. Sous le nom abrégé d'He La, ces cellules vivantes se sont multipliées et peuplent actuellement les laboratoires de biologie du monde entier ; dûment traitées, elles peuvent proliférer infiniment.

La différence entre les vivants et les morts

Diminue, et nous approchons l'égalité durable.

La clémence aplani tous les jours un peu le seuil de marbre,

Les poètes font de la mémoire une aurore à dégager les morts de l'ombre,

La science a dépassé ce champ de bataille-là

Qui la vit refouler comme on recule un poteau-frontière

La différence entre les vivants et les morts,

Et le temps vient pour elle qu'elle se retourne, et qu'elle

Pieusement repense à la morte partielle,

Soumise il y a dix-neuf ans au grand œuvre terrifiant

De demeurer pour une part d'elle-même vivante perpétuellement,

Helen Lane, l'Helen des cellules He La.

Helen Lane, laineuse nègresse inconnue,

Il y a dix-neuf ans qu'ayant été élue

Pour la mort par cancer

Elle voit les cellules qui furent prélevées sur sa chair

(Si l'on voit d'une tombe où l'on est étendue),

Elle voit les cellules qui furent prélevées sur sa chair

Quand elle était malade mais vivante,

Elle voit ces cellules cancéreuses vivre et multiplier en cellules vivantes
Et grandir en population myriadaire
Dans tous les blancs laboratoires tout autour de la terre,
Helen Lane l'universellement connue
Sous son nom cellulaire d'He La.

Tous les laboratoires du monde ont la cellule He La
Qu'ils cultivent, qu'ils font prospérer par le monde.
Ils ont tous, provenues de l'He La enterrée
Il y a dix-neuf ans dans un cimetière d'hôpital au fond du Nouveau Monde,
Ces colonies d'He La qui sous le microscope ont la forme d'étoiles
Et qu'ils font vivre en de petites boîtes rondes et transparentes
Dans le ciel rose d'un liquide
Donné à pâturer aux étoiles de chair.

Ainsi est advenue à la terre comme une enveloppe d'un ciel intermédiaire,
réseau, la résille des cellules He La
En rose fermement qui règne bas sur tous les labos de la terre
À hauteur de chercheurs.
Et combien pèse aujourd'hui ton corps évolué en galaxie par le cancer,
Devenu cette sphère discontinue de constellations roses
À hauteur de chercheurs,
Ô Helen qui là-bas n'es même plus cadavre ?
Ce poids de tous les disques roses distribués et multipliés d'elle
Tout autour de la terre,

C'est plusieurs fois le poids que pesait Helen Lane
Au premier jour où le cancer
Qui, mal de vie, est la vie sans frontière,
Le cancer qui lève les barrières
À la marche en avant des hordes cellulaires,
Le cancer fit paraître sur elle son signe.

Je ne sais s'il était d'amour ou de travail,
Ce jour où par ce Doigt tu fus marquée entre toutes les femmes,
Helen ; si elle était de fête ou de travail
L'heure où vint te couvrir entre toutes les femmes
L'annonciation de l'ange de souffrir ;
Je ne sais si c'est tard ou tôt dans ton martyre,
Dans l'engrenage des hôpitaux,
Quand tu allais gésir de narcose en narcose
Ou gémir sous les géantes manœuvres des noires machines rayonnantes,
Que l'un des anonymes blancs tenta la chance
De te prendre un peu de ta chair pour la rendre immortelle malgré ta mort
Et lui faire servir, à jamais vivante, après ta mort,
Le dessein acharné des anonymes blancs contre la mort ;
Mais je sais que tu as conçu entre toutes les femmes
La première immortalité humaine.

Ainsi, corps de négresse, ô ville noire et rouge,

Tu fus livrée au grand hourra silencieux des hordes cellulaires libérées,
Ainsi, corps de négresse, ô ville noire et rouge,
Tu fus livrée au grand hourra silencieux des hordes cellulaires libérées,
Et maintenant que ton martyre t'a gagné la métamorphosé
Tu vis pour nous éparse parmi nous en rose poussière d'étoiles charnelles dans nos laboratoires,
Ô immense négresse rose.

Et l'autre Hélène, la fille du Cygne,
Est devenue étoile aussi, dans l'autre ciel
Du haut duquel, coupable sereine, elle assiste.
Et les femmes de tous les jours et de toujours existent,
Adorables alacrités de jambes, chair
Qui vaque à tous les gais ouvrages de la chair sous l'immanence du cancer,
Et pendant que vivent la terre et le ciel les chercheurs se servent de toi tous les jours, Helen Lane,
Leur serve à leur portée en ses bains roses de culture,
Ils se servent de toi presque sans plus savoir
Que tu es ce lambeau de femme mis en étoiles.
Ils te font tous les jours servir à leur espoir
Et t'appellent pour éprouver sur toi leur entreprise
Et tu es sous leur main comme une fille soumise
À leur grande luxure de recherche,
Et pourtant le cancer encore est sur tes sœurs.
Mais l'espoir,
L'Espoir existe, et la Beauté ensemble et le Cancer,

Tout existe, et même ton passé inconnu de négresse vivante
Existe, oh ! crois-le bien que rien ne peut en être mort et qu'il existe
(Car les poètes font de la mémoire une aurore à dégager les morts de l'ombre),
Ta vie perdue existe comme existe ton firmament terrestre de proliférantes cellules
À travers quoi les anges blancs de la recherche circulent,
Comme existe l'étoile Hélène en l'autre ciel,
Comme existent tes sœurs par les trottoirs des rues
Et comme, aussi éternels que toi
Dans leur éternité différente,
Les sonnets de Shakespeare existent
Comme toi.

Tu es l'égale, ô grande Helen Lane, d'Hélène.
Tu es plus grande, ô grande Helen Lane, qu'Hélène.
À toi seule tu es des millions d'étoiles.
Tu es élue comme une courtisane sacrée
Pour supporter à tout jamais, à tout jamais multipliée,
Le travail routinier des chercheurs de l'espoir
Sur ton grand corps en globe de négresse rose.

Le Jardin fixe, 1969



Marcel Thiry

(Charleroi, 1897 - Vaux-sous-Chèvremont, 1977)

Marcel Thiry, poète alter-moderne ?

Oui, mais en douceur